

Kes-ce... (Kon-di) ?

Anne Kawala

2010

Polémoscope

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1064003ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1064003ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de langue française

ISSN

2104-3272 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Kawala, A. (2010). Kes-ce... (Kon-di) ? *Sens public*.
<https://doi.org/10.7202/1064003ar>

Article abstract

Forts de la conviction qu'il est une pensée au poème, en poème, nous avons proposé que la poésie dans sa présence de réflexion et de création trouve à Sens public une place originale, en ouvrant cette page 'Polémoscope'.

Polémoscope : l'étymon, ici, devrait parler. Il s'agit bien d'entretenir un rapport batailleur de la pensée du poète avec l'événement et de donner à lire sa vision propre, autre, d'une actualité à long terme dont s'emparent en paroles spécialistes et médias.

Polémoscope : il s'agit aussi d'une petite lunette de théâtre de la fin du 18e siècle, laquelle, par un jeu subtil de miroir interne, permettait de visionner ce qui se passait sur les côtés, dans les loges voisines, tout en faisant croire que l'attention était rivée à l'action se déroulant sur la scène...

Polémoscope 2 – "Si certains mots, certaines expressions, que nous pourrions pourtant aimer, sont devenus impraticables par leur surcharge médiatique, socio-historique etc., qui les piège, au point de les déposséder de tout contenu, tandis qu'il en est d'autres, usés jusqu'au cliché, que nous prenons garde d'éviter à tout prix, pensez-vous qu'il en soit de même sur le terrain de la poésie ? Comment vous arrangez-vous avec ces mots et que pourriez-vous en faire ?"

C'est au duo s[ChMAK]s, composé d'Anne Kawala et Christophe Marchand-Kiss, que nous avons adressé cette question...





Revue électronique internationale
International Web Journal
www.sens-public.org

Polémoscope 2

Kes-ce... (Kon-di ?)

ANNE KAWALA

Polémoscope

Une invitation d'Olivier Apert et Carole Dely

Forts de la conviction qu'il est une pensée au poème, en poème, nous avons proposé que la poésie dans sa présence de réflexion et de création trouve à *Sens public* une place originale, en ouvrant cette page *Polémoscope*.

Polémoscope : l'étymon, ici, devrait parler. Il s'agit bien d'entretenir un rapport batailleur de la pensée du poète avec l'événement & de donner à lire sa vision propre, autre, d'une actualité à long terme dont s'emparent en paroles spécialistes et médias.

Polémoscope : il s'agit aussi d'une petite lunette de théâtre de la fin du 18e siècle, laquelle, par un jeu subtil de miroir interne, permettait de visionner ce qui se passait sur les côtés, dans les loges voisines, tout en faisant croire que l'attention était rivée à l'action se déroulant sur la scène...

Polémoscope 2 – Si certains mots, certaines expressions, que nous pourrions pourtant aimer, sont devenus impraticables par leur surcharge médiatique, socio-historique etc., qui les piège, au point de les déposséder de tout contenu, tandis qu'il en est d'autres, usés jusqu'au cliché, que nous prenons garde d'éviter à tout prix, pensez-vous qu'il en soit de même sur le terrain de la poésie ? Comment vous arrangez-vous avec ces mots et que pourriez-vous en faire ?

C'est au duo s[ChMAK]s, composé d'Anne Kawala et Christophe Marchand-Kiss, que nous avons adressé cette question...

ANNE KAWALA – Kes-ce...

& Andromaque se parfume à la lavande... (lecture audio sur le site web)

CHRISTOPHE MARCHAND-KISS – Kon-di ?

& Les carottes sont cuites... (lecture audio sur le site web)

OLIVIER APERT, CAROLE DELY – Polémoscope (Présentation et Sommaire)

Kes-ce... (Kon-di ?¹)

Anne Kawala²

mat

ériaux tel que couler + un + bronze – ou tout autre expression idiomatique, renvoie-t-elle aux WC, légère envie de vomir par-dessus bord, celui du clavier (soyons à la page, je n'ai pas manuscrit de manuscrit) vomir le prédigéré ? Métaphore en peau de saucisson. Avalé le pré, reste l'Histoire. Et si le pré est en pente, l'homophonie passage, roule, boule, dévale : avalanche de bons gros bas mots gras tus – motus ! – morts. Au bout du pré, il y a le signe immobile, transcrivant son et sens voire geste. Le mouvement est immobilisé, ça ne bouge plus, et : n'est-ce plus vivant dès lors que pêchés, ferrés, ils sont empris, saurs, dans les –iques des disciplines ?

Pris au piège d'un mot mort, trouver l'issue *via* un mot *vif* ? Mot *vif* comme miracle, on s'en sort, ouf !, sauvé !, par la grâce (?) de, on a eu l'illusion de s'être échappé de l'île, d'avoir traversé les mers, d'être arrivé sur le continent (ou chemin inverse :) est-ce que le mot *vif* existe bel et bien, ne serait-on pas *The Prisonner* ? Et lui, ce mot, ne serait-il pas dahu, chimère, phœnix ? Métachimère : un peu des trois ? Ou alors est-il juste chat de Shrödinger – neufs vies ? Dans ce piège ne faut-il pas, plutôt que de tenter (croire) s'en échapper à tout prix, risquer d'y laisser sa peau (les requins, les cyclones, la disparition des îles à cause de la montée des eaux, la jungle de Calais), aménager la boîte, pousser les bords, puis, plus tard, éventuellement, communiquer avec d'autres boîtes shrödingeriennes (car, évidemment, si l'extérieur n'est plus référentiel, s'il ne peut plus imaginer et observer les possibles, alors tout le devient) ?

¹ Lire et écouter Christophe-Marchand-Kiss : http://www.sens-public.org/article.php3?id_article=725

² Background divers, scientifique & beaux-arts, Anne Kawala pense (aussi) les livres comme des objets (*F.aire L.a F.euil le*, éditions Le clou dans le fer, 2008), les lectures (aussi) comme performées. Elle écrit pour le théâtre (*La terreur du boomerang*, La comédie de Reims, 2010). L'écriture se constitue par des rencontres et des confrontations : la question du montage est centrale. Anne Kawala et Christophe Marchand-Kiss forment depuis 2009 le duo s[ChMAK]s.

Chaque dimension, son, sens, geste et graphie, induit directions, agencements déjà, pour des possibles à explorer, pour tenter d'aménager cette *boîte* – peuvent se combiner, se recombinaison, en créer d'autres. Les expérimentations d'autres pris auparavant à ce même piège, sont là, nous accompagnent, même si certaines sont pièges dans le piège – on est l'abri de rien : ni de l'explosion, ni de l'éclosion. Vaillant, peureux, hésitant, méfiant on tente de s'attaquer à cette matière qui au-delà de nous contenir, nous imprègne et nous constitue – l'apoptose est programmée, ça ne laisse aucun autre espoir que celui de bien vivre en *s'amusant*, de ces outils, de cette matière, de ce piège, éou de toutes autres choses : le piège n'existe que pour celui qui le consiente.

L'homme sans âge (F.F. Coppola, 2007) cherche la langue-origine de toutes les langues : quelque chose d'idem dans la poésie *performée* !? Tradition orale, paléopathologie et crâne déformé. Le mot, le son du mot arrive-t-il en avant fait de la syntaxe ? Pas sûr, recherches scientifiques *en cours*. Mot cherchant son son : mot crié ou mot susurré ? Pourquoi le premier mot articulé n'aurait-il pas été susurré ? Trop d'efforts pour faire sortir un quelconque son d'un quelconque instrument pour qu'il ne puisse pas s'agir d'un couac tonitruant ? l'intensité du son à la mesure de l'effort qu'il demande ? Puis pousser les bords du mot jusqu'à ce qu'il perde tout sens, tout contenu, qu'il ne (re)devienne que lui-même, son (or la puissance du son sur tout autre sens se constate : le son change le propos d'une *image* dès lors qu'il y est apposé). Ce peut être une solution pour transformer un mot mort en un mot *vif* et désarticulé, monstre de Shelley, qui, s'il claudique brutalement, s'il répète sa déconstruction jusqu'à l'absurde, a tout de même, oh !, un cœur. Cela demeure une épreuve de force, une prise de pouvoir – un putsch donc (?) : guérilla. Plus en douceur, par glissades, l'homophonie permet le paradigme et l'appel d'air. Et : dangereux l'air dans la seringue dans la veine de. X, Y ou Z phonie, le mot le plus mort retrouve un souffle là. La transcription de ces modulations hors happening, event, performance ou lecture performée peut être voir sa force transcrit à l'aide, de, combinaison, la typographie. Corps plus gras, plus maigre, polices, leurs tailles,

Approche graphique du mot : il y a lettres (ou chiffres et programmation informatique, idéogrammes, hiéroglyphes...) : signe-graphique-qui-noircit-les-surfaces-dans-tous-sens,

etc. pouvant être repris à leurs propres comptes, pour leurs propres directions (directives) – lettristes & co, typoésie & co, poésure & peinture & co. L'apprentissage de l'écriture c'est répéter, encore, l'exercice du tracé, pour comprendre, minimiser le geste, l'automatiser et l'oublier. Ne l'oublie Ponge qui réintègre le sens au visuel du mot – les piques du 14 juillet gravées ! Déformées, bousculées, accoudées, abouchées, les lettres, indépendantes les unes des autres, se rejouent dans l'espace du mot, de son sens de lecture, écartèlement, rapprochement, tout procédés pour tenter l'illisible ou le surlisible, si encore, l'on considère le mot, le piège, comme isolé.

Au-delà c'est intrications, mêlements, superpositions, qui ouvrent, charcutent à l'intérieur, pour y réinsérer, encore en sous-jacence, là où l'éthymologie travaille par accointances ou opposition, du biais toujours, encore, de l'a-peu-près, du glissement de terrain, de cette matière-là. Ré-inventer ? Comme la peinture, au XVIème siècle, des croisements italo-hollandais a su se réinventer matériellement, variations de la matière, des techniques et des sujets ? Comme la langue évolue, les langages zaussi, le mot mort d'hier redevient vif – dans sa graphie justement, dans ce par quoi des traumatismes naissent régulièrement dans le primaire, *l'orthographe*, quelle orthographe, quelle droiture à la graphie, quand on sait son histoire, cette nomenclature arrêtée *comme une fois pour toute* (variations autorisées par les autorités zizizéla), irréalité qui saisit, immobilise, fait mourir les éclosions de, d'auteurs, poètes, écrivains qui avec l'orthographe, ont, justement, mailles à partir, parfois chérissant de petites darlings, petites danseuses d'un piège – à musique, d'où une chorégraphie typographique naît,

parallèle à noter, peut-être, avec la notation du mouvement, labanotation, 1920, etc. pour la préservation d'un répertoire à travers une multitude de corps interprètes : où le mot à interpréter se situe dans un corps ? Que fait-on du mouvement, mouvement lors de lectures performées, partition de lectures, utilisant le son, la typographie pour noter et indiquer tels ou tels *rythmes intensités vitesses*, par laquelle le mot, celui-ci mort, celui-ci vif, puisse prendre souffle & geste qui soutient le souffle ? Penser la notation du mouvement et penser aux variations morphologique de l'interprète comme penser à celles morpho-psycho de celui qui dira, lira, repenser au contexte historique et repréciser le contexte pour rendre au mot la valeur qu'on lui confère, contexte et

Homonymie, synonymie, antonymie, à-peu-près & jeu de mot n'y couperont-ils pas ? Le sens, la dérive du sens du mot, du mot encore entouré de vide, petites casses non remplies, et déjà des possibles se recoupant grâce aux ressources – ou pauvreté des sons et des signes utilisés ? Décalages possibles intrinsèquement, tout n'est pas certitude(s), et pour ceux qui désignent précisément un seul objet (réel, abstrait), qui n'ont aucun autre application paradigmatique, reste encore la référence de l'un à celle de l'autre, l'aune du monde, variable, malgré tout : le connaître, le reconnaître, ou pas, pas du tout, ne plus rien savoir, ne plus rien vouloir savoir, arriver *vierge et pieds nus* sans a priori, merde on n'est pas dans ce cas de figure ?? Rester dans les statements autorisés ne permet pas d'être explorateur. Je ne dis pas : découvreur. N'est pas Christophe Colomb qui veut, n'importe qui ne se trompe pas autant tout en arrivant à trouver quelque chose, qui, historiquement & géographiquement, fera changer littéralement etc. L'explorateur lui, tombe plus souvent entre les griffes du tigre, le piège à éléphants, ou la marmite des barbares. Hop : *Barbares*, Barbara, mon père ce jour là ? ou Colonisation, l'entreprise de la colonisation du mot ? Contexte commençant, contexte intrinsèque à celui qui écrit comme de celui qui reçoit et : je ne sais pas, à chaque fois c'est différent ; l'empirisme c'est terrible. Si, et souvent c'est le cas, l'esprit est contraint par un ensemble de mots, résonnant en un *état*, souverain ?, de pensée duquel sortir devient malaisé, une solution n'est-elle pas de biaiser par le paradigme, d'une discipline à l'autre (avec pour outils donc, entre autres, synonymie, homonymie, antonymie – mais aussi mots porte-manteau, valise : comment faire rentrer un porte-manteau dans une valise ?), survol planant, aplanissant les obstacles qu'on rencontrait, petite échappée belle, trou de souris par lequel se faufiler pour pouvoir chaîner, filer d'un corpus à un, puis un, et un, pour revenir tout neuf, un sou, plein des découvertes faites d'ailleurs, qui réinjecte, seringue, serine, sermonne, le sens l'ouvre, le charcute, l'orne. Forer dans le sens du mot, explorer les galeries, paraphraser, minimiser, supprimer, énucléer – ça devient obscur. Plus le champ de recherches est restreint, plus il est exigeant avec le vocabulaire, le champ lexical, son auto-rapport à lui-même, son évolution, sa compréhension, laissée seule entr'apercevable aux quelques initiés qui. J'exagère. Mais à force de contraindre dans un seul sens de pensée le mot, son expérimentation ne se fait plus, son expérimentation avec lui-même, il devient, me semble-t-il, mort. Alors qu'encore seul, le mot peut recombinaison son, sens, geste, graphie entre eux (1 à 1, 2 à 2, 3 à 3, 4 à 4 – et puis 3 à 5, et puis

5 à 7, enfin, le mot (qui ne l'aura pas dit ?) le mot *s'agence*. Au-delà de ces espaces *autour* chaque mot (de chaque texte, de chaque livre, de, de, de, nous sommes à la surface d'un éventail, peut-on creuser des galeries dans un éventail ?) : qui, quoi entoure ce mot, typologiquement ? Sorte de maelström à repenser à chaque fois (chaque fois ?? plus de modestie et d'honnêteté : tenter d'y penser parfois) où se confrontent, qu'ils soient accolés ou rejetés loin, ces mots à quatre dimensions, desquelles l'une peut incidemment prévaloir, pour créer du sens éou recréer du vif, s'exposant les unes de autres, en 1 à 1, 1 à 2, 2 à 2, 2 à 3, 3 à 3, 3 à 4, 4 à 4 et puis etc., multiplication faite par le nombre de mots présents ? Fait inconscient, digestion de règles (le bord de la cuvette des WC, le prédigéré), hors la jargonophasie, l'absurde de la collision non surréaliste et non volontaire, il serait question de grammaire et de syntaxe, diront certains. Il est interdit d'interdire, répondront d'autres. Le pouvoir s'absente, mais ne pas le remplacer c'est construire le désordre, entendrons-nous rétorquer. Je danse. C'est combinatoire & combine ; *la combinaison en soie bleue-nuit a été tôt ôtée dans la cuisine*, je répète, *la combinaison en soie bleue-nuit a été tôt ôtée dans la cuisine*. Cryptographie BBC approximative (De la répétition dans la poésie contemporaine ? Ah !). Où il y a enjeu de pouvoir, du pouvoir, une seule solution pouvait faire éclore le sens — parfois sous les oreilles&yeux d'Eve (!) rapace (qui derrière son récepteur, entend Bob et Alice taper sur leurs cliquetantes Enigmas), certes, mais sans risquer d'en faire imploser le contenu. Où est Charlie ?, Dave, Isaac, Ivan, Justin, Mallet, Matilda, Oscar, Peggy and Victor, Plod, Steve, Trent, Trudy, Walter et Zoé ? Engagés dans la course au trésor stéganographie, plus ludique ? Là rien à forcer (encore que, lors de courses au trésor, des coffres-forts aussi peuvent être enterrés) : un second texte est à l'intérieur d'un premier, cet intérieur est peut-être plus savoureux (se souvenir de Georges Sand et de Musset) encore que : n'est-ce pas plutôt le frottement des deux épithéliums qui l'est ? Comme deux surfaces mises en rapport, en dialogue, où l'on peut vérifier que le plus profond c'est effectivement la peau ?